

(artabsolument)

les cahiers de l'art d'hier et d'aujourd'hui

NUMÉRO SPÉCIAL

MADE IN FRANCE

PAROLES D'ARTISTES

PEINTURE
SCULPTURE
INSTALLATION
PHOTOGRAPHIE
VIDÉO



Geneviève **Asse**
Hicham **Benohoud**
Carole **Benzaken**
Pierrette **Bloch**
Jacques **Bosser**
François **Bouillon**
Mark **Brusse**
Damien **Cabanes**
Miguel **Chevalier**
Philippe **Cognée**
Vincent **Corpet**
Marc **Couturier**
Stephen **Dean**
Marc **Desgrandchamps**
François **Dilasser**

Dominique **Gauthier**
Philippe **Hurteau**
Claire-Jeanne **Jézéquel**
Jean **Le Gac**
Louis **Jammes**
Natacha **Lesueur**
Isabelle **Lévénez**
Najia **Mehadji**
Didier **Mencoboni**
Corinne **Mercadier**
Bernard **Moninot**
Jacques **Monory**
Tania **Mouraud**
Bruno **Perramant**
Chantal **Petit**

Ernest **Pignon-Ernest**
A. et P. **Poirier**
Antoine **Poupel**
Judith **Reigl**
Georges **Rousse**
Dorothee **Selz**
Vladimir **Skoda**
Peter **Stämpfli**
Hervé **Télémaque**
Gérard **Titus-Carmel**
Barthélémy **Toguo**
Gérard **Traquandi**
Catherine **Viollet**
Kimiko **Yoshida**



→ Peinture

Dominique Gauthier



Né en 1953 à Paris
Vit et travaille à Assas (Hérault) et à Paris

Expositions

Dernières expositions ou en cours :

Ce que parler veut peindre,
Carré Ste-Anne, Montpellier, 2004
Jardins Publics / Jardins Privés,
*Dominique Gauthier dans les jardins
de Castries*, juillet 2005

Prochaine exposition :

La peinture, en principe, au Centre d'art
de Tanlay du 3 juin au 29 septembre 2006

Valeurs

Acrylique sur toile, 200 x 200 cm : 12 500 €

Galleries

Filles du Calvaire
17 rue des Filles du Calvaire
75003 Paris
01 42 74 47 05
paris@fillesducalvaire.com

Vasistas galerie
37 avenue Bouisson Bertrand
34090 Montpellier
04 67 52 47 37
galerie@vasistas.org

The Box Gallery, Turin

- 1 Si en quelques lignes, vous deviez définir votre démarche artistique, comment la définiriez-vous ?
- 2 Pouvez-vous choisir l'une de vos dernières œuvres et la commenter ?
- 3 Quels sont les artistes du passé et du présent qui vous importent ?
- 4 Quelle est, pour vous, la fonction de l'art – si fonction il doit y avoir ?
- 5 Existe-t-il une scène française – une scène pour les artistes en France ? Comment, à votre avis, faire en sorte que celle-ci soit davantage présente ?

L'image pensée des volontés, devant le "tournant machinique de la sensibilité", la question est : Comment abandonner cet égo-centrisme de la subjectivité, nouveau point de fuite à neutraliser, dans la perspective d'un véritable rendre public. Les corps seraient à nouveau le lieu de passage de l'art, l'espace des responsabilités partagées.

Changer le don, changer la donne, l'art répond à de l'usage, mais n'avance pas de fonction, n'a pas le devoir de fonction. C'est le convertisseur d'une structure instable et variable qu'est la réalité. Une façon de faire vie, faire que quelque chose devienne, advienne à quelque chose d'autre, un rapport d'existence dans une configuration toujours mobile. À chaque époque, l'art est une manière d'être, une façon particulière dans la constitution évidente d'un accès libérant une appréciation qualitative du temps et de l'espace. L'art est l'installation d'un instant, l'état de la présence qui repose et repasse sur la réalité pour parvenir à établir de l'image. C'est de toute manière une négativité du réel. Maintenant, à ce jour et dans la signature que je dois signifier, je pense à partir de l'idée de la sortie pour que quelque chose puisse arriver, puisse se présenter. Du grand exercice de la forme, de son installation à la fois acquise et transitoire, de son nécessaire silence, l'œuvre se conçoit comme idée, comme essence, à partir de pensées structurantes et techniques où la mobilité est l'axe constitutif.

Dans l'odyssée des ensembles jusqu'à présent composés, la série des *Réponses* propose une place qui invente et déplace ce qui en elle doit s'installer. Le geste est retiré. Un "on reçoit et l'on s'approprie un advenu", c'est une entrée, un passage à l'état de présence. La série des *Passages* est du poème écrit coloré, une dimension essentielle de la continuité avec de l'entrée et du sortir et où une forme s'énonce dans l'effet de son déroulement. Un mode musical, le geste est manifesté dans l'impératif de sa tenue, maîtrise toujours contredite, toujours menacée de la boucle et du déchet. Deux manières d'être le même sujet, le même objet.

Dans les *Réponses* et les *Passages*, s'écrit une tentative de sortie d'une situation critique, l'espace du moderne, l'écriture du nouveau →



“poème”, son écriture technique, d’abord horizontale puis verticale. Le méthodiquement du “il pleut”, le méthodiquement du “il fuit”, rythmé, ouvert, sacrifié, ému. Le réceptif, la surface d’accueil, sont déjà là dans l’identique, le seul état du réceptif ouvert aux singularités. Ce qu’a vu le cercle, ce que fait le cercle, il colore le blanc discrètement, il voit du “ici”.

Les nouveaux “ici” des œuvres activent ces notions : de l’impossible, de l’ordonnance, de la fuite, de l’impératif, du il y a, du présent, du nombre, du principe, de l’organisme, du champ unifié et non du fragment, du composé, du non hasard, du fini, de l’événement, de la fluidité, de la sensation, de l’oraison, de l’incarnat, de la joy (troubadours), du cadre, du piétinement, de l’instrumental... de la mémoire, du trait, de la mobilité, du coloré, installés pour produire un point, leur point de convertibilité. La mémoire, personne n’y coupe, est ce transport, le transport impossible, le transport de l’Histoire ou de son trop plein, que je dépose ici entre lien passage et arrivée. L’œuvre s’argumente depuis déjà longtemps d’une scénographie de gestes glacés et de pré-gestes pensées. La mémoire s’accomplit dans cet événement présent, un acte d’espace libéré, de l’espace libéré. L’œuvre avance un paysage, une cohérence, une analogie. Forcément la mémoire, ce grand tas d’exubérances, m’oblige à une remise en jeu du principe de raison. Mouvement du mouvement même, déplacement par forme et la forme du déplacement, continuellement. Un principe de raison mouvementé fait quelque chose, refait quelque chose comme de la Montagne Sainte-Victoire et de l’Arcadienne, à chaque boucle, la continuité, à chaque anneau, une configuration mobile de l’émotivité couleur et l’enchaînement ininterrompu qui produit un destin, l’arrivée de ce qui vient. Cette porosité, ce laissez-passer, ce geste d’une vie arcadienne devant la grande surface du rien.

Dans l’état joyeux et instable des intempestifs se réunissaient déjà, dans une mise en jeu toujours réouverte : Giotto, le Greco, Rubens, Watteau, Corot, Mondrian, Pollock.

Et comme pour une élégie toute particulière, choisir dans toutes ces attentions si hautement électives, l’œuvre de Willem de Kooning dans sa totalité et sa finalité. Jusqu’aux dernières peintures qui, disait-il, devaient renouer avec Matisse. Lui (de Kooning) qui me semble faire preuve d’une compréhension si profonde et exemplaire du XX^e siècle dans une générosité et des affrontements d’une très grande pureté au vu des déclarations qui l’attestent. Le grand moment synthétique, pour moi, d’un âge d’or de la peinture qui a su décliner puissamment l’intelligence des grands baroques et de la modernité. Avec une grande morale du partage et du fragile également qui semble pouvoir présider à la notion d’actes collectifs comme je souhaiterais plus en identifier.

Cette phratricie élastique de l’attention s’animerait encore de la présence de Sarah Morris, Fabian Marcaccio, Paul Mac Carthy (sculptures uniquement), Adrien Schiess, mais là et maintenant il y a de la place, c’est l’endroit (du temps) très exactement où cela peut arriver. Sans l’idée qu’une scène locale puisse particulièrement y contribuer. L’idée d’une scène française par exemple semble relever d’une certaine sensibilité trop insouciant. Le monde marchand en général, excessivement marchand, absente l’architecture de l’art, et s’illusionne de sa communauté d’élection. J’étends le concept d’architecture à son maximum, jusqu’au tissu diffus du sociétal. Cette architecture serait l’instrumental même d’une captation propice. Cette errance érigée en subjectivité auto-agissante compromet l’instance des œuvres. Une scène est une actualité et comment prendre acte d’une actualité si ce n’est en posant la question de son inscription dans un désir de fondement. Et là il ne faut pas être trop démuné du sentiment de lien. À cette topologie ambitieuse je préférerais répondre par les catégories plus atemporelles de l’actualisation qui offre pour le moins du bonheur dans la promenade, énergétique des œuvres, migration vers le réseau, ce passage du local au global, nouvelles géométries qu’il faut considérer. Nouvelle partition et nouveaux enveloppements. Ici je pense à cette idée de l’instrumental, de l’interprétation pour la peinture. Après le magasin ?

De l’extériorité et de l’accord, donc, un accommodement, ou de l’exil. Sans définir de périmètre, sans modèle d’identification établi, sans modèle d’identité, quelque chose s’anime de la force d’un futur, pourquoi (en art) maintenant faudrait-il être là, là-bas ou ailleurs ? Le principe de civilisation se vérifie posthume, autre chose s’engage, le temps est une activité du monde. Quelque chose s’anime ou doit s’animer dans cet après, un autre dehors désaffecté du local. Un exil avec le plus beau du recours, de l’essentiel et de la légèreté pour le transport, des œuvres.

Dominique Gauthier, Mars 2006



Pages 67 et 69 :

Vues de l'exposition *Ce que parler veut peindre*, Carré Saint-Anne, Montpellier, 2004.